

Les volontaires

par Jean Guéhenno

La France Nouvelle, 9 février 1945, p.6

Sous-titré « Le grand hebdomadaire de l'Amérique latine », le premier numéro de ce journal bilingue, français et espagnol, publié en Argentine à Buenos Aires, paraît le 22 janvier 1943. Sa profession de foi publiée à la une sous le titre : « Unissons-nous contre l'ennemi et ses complices » appelle à la lutte sans merci contre l'Allemagne nazie et se place sous le signe de la croix de Lorraine. L'article de Jean Guéhenno est publié en français et en espagnol dans le même numéro.

C'est un autre effet de la servitude : les charges sont aujourd'hui trop inégalement réparties entre les Français. L'équité, après tout, commande que nous fassions les discriminations nécessaires et que nous sachions bien à qui nous devons la liberté et la vie.

La guerre remarquait Novikow¹, opère une sélection par en haut. Mais assez étrangement, la servitude aussi, et plus rigoureuse encore. Depuis quatre années, la servitude n'a pas cessé en France de trier les âmes.

Un vieillard ambitieux n'a pas craint de faire une sorte de royaume d'esclaves. (« J'ai plus de pouvoir que Louis XIV », disait-il). Il déclarait : « Il faut tenter de cesser le combat... Le peuple français ne conteste pas ses échecs... Il faut supporter l'inévitable... Le premier devoir est d'obéir... »

Et tout ce qui est veule s'est rué dans la servitude, avec l'imbécile espérance d'assister en spectateur à des batailles qui intéressaient tous les hommes. Les âmes libres seules furent comme réveillées par l'outrage, et la guerre continue en dépit de tout ; mais elle ne fut plus faite, elle n'est plus faite, aujourd'hui encore, que par des volontaires.

La loi d'un État juste et libre impose les mêmes devoirs à tous les citoyens ; elle contraint les plus faibles et les oblige à une sorte de grandeur. La honte de « l'État français » fut que la loi recommandait même la faiblesse d'âme et que l'honneur de la nation ait dû, à chaque instant, être sauvé par des citoyens qui, pour le sauver, devaient se mettre hors la loi. Le sang le plus pur n'a plus cessé d'être versé. Les plus généreux se sont faits les hosties de tout le peuple, et nous sommes dans la séquelle de cette servitude si l'impossibilité d'une mobilisation générale fait que tout est remis encore à la volonté et à la générosité de quelques-uns et au sentiment qu'ils ont pour nous de notre honneur.

Je n'ai jamais cédé, quant à moi, dans l'entre-deux-guerres à cette démagogie de la gloire qui prétendait nous transformer tous en héros ; c'est que le souvenir le plus vif qui me reste de la tranchée est qu'on peut toujours avoir plus de courage qu'on en a montré, qu'on peut toujours se faire tuer. Et certes, je n'ai jamais pensé à reprocher à mes anciens camarades, de n'y avoir pas plus tenu que moi-même, mais j'ai toujours été un peu gêné depuis d'être un rescapé. La gloire, la vraie gloire, n'appartenait qu'aux morts. Je voulais la leur laisser tout entière. Chacun de nous n'avait qu'à se rappeler des amis qu'il avait ensevelis pour vérifier quelle vigoureuse vérité exprimait le mot de Novikow.

Mais ma pensée va aujourd'hui à ces grands braves qui, par ces terribles jours, du côté des Vosges ou sur les rivages de l'Atlantique, se battent et affrontent la mort parce qu'ils le veulent, parce que depuis quatre ans ils n'ont pas cessé de le vouloir. Volontaires ! Et quels volontaires ! Volontaires contre l'ordre, contre l'opinion, contre la loi. Volontaires en un sens plus que ne le furent les volontaires mêmes de 1792, car ceux-là, du moins, étaient soulevés par l'élan de tout un peuple.

Mais ces volontaires des années quarante n'ont pu l'être qu'en le cachant. Chacun n'a trouvé qu'au fond de lui-même, et dans son seul honneur, la force nécessaire à son engagement. Il est parti seul pour le maquis du Vercors ou d'Auvergne, pour l'Angleterre ou l'Algérie, comme on fuit, comme un suspect. Rien qu'une idée au fond de lui pour le soutenir.

¹ Jacques Novicow (1849-1912), sociologue russe d'expression française, critique rigoureux du darwinisme social et de la guerre, promoteur et défenseur du fédéralisme européen.

J'ai vu quelquefois se faire le tri des âmes. Au mois de février 43, un matin, comme j'entrais dans ma classe, je fus surpris de n'y trouver que quelques-uns de mes élèves. On me dit que les autres, une trentaine, avaient dû aller se faire inscrire à la Mairie pour le Service du Travail Obligatoire. Ils rentrèrent vers 11 heures, s'excusèrent, m'expliquèrent qu'ils avaient longtemps fait la queue².

Et je me souviens que, dans une sorte de rage humiliée, je les plaignis d'avoir à se souvenir toute leur vie de cette matinée, où, comme pour avoir du pain, ils avaient dû faire la queue pour se faire inscrire comme forçats. Je leur demandai quelle était cette nouveauté en France. C'était de dures paroles et j'avais tort. De ces trente garçons, aucun n'est parti en Allemagne. Quelques-uns se sont « planqués » ; d'autres se sont cachés ; d'autres ont rédigé, imprimé, distribué les journaux clandestins ; d'autres ont fixé les bornes des premiers maquis du Vercors, planté les premiers drapeaux de la nouvelle liberté.

Qui a vécu parmi les jeunes gens durant ces quatre années sait quel drame fut leur vie, chaque fois qu'ils voulaient quelque chose. Je pense encore à ce jeune aveugle³, maintenant déporté en Allemagne, qui, dans la classe, s'était fait l'organisateur de la Résistance ; à vous mes chers enfants, qui avez été tués dans les combats de la délivrance ; à ce jeune philosophe, le plus solide esprit que j'aie rencontré dans une carrière de vingt ans, et qui, tout malade qu'il était, a voulu partir, et que les Allemands ont pris, torturé, fusillé aux environs d'Aix-en-Provence.

La mère de l'un de ces garçons m'a dit : « Le devoir, Monsieur, n'est jamais triste ». Il se peut. Pour ceux qui l'accomplissent. Mais, quant à nous, je ne sais pas si nous sommes assez pleins de la gravité et de l'ardeur que devrait mettre en nous la pensée de ces volontaires et de ces martyrs.

² Dans le *Journal des années noires* (Gallimard, 1947, p. 251), Jean Guéhenno écrit, à la date du 22 février 1943 : « La déportation continue chaque jour, plus méthodique et mieux organisée. On recense tous les jeunes hommes entre vingt et trente ans, sous la surveillance des autorités occupantes. Depuis huit jours, ils font la queue dans les mairies pour se faire inscrire comme forçats. Désespérante mais désormais inévitable docilité. »

³ Jacques Lusseyran.